

Zeitschrift:	Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata
Herausgeber:	Association suisse de littérature générale et comparée
Band:	- (2023)
Heft:	52: Neue Formen der Literaturgeschichte = Repenser l'histoire littéraire = New forms of literary history
Artikel:	Entretien avec David Damrosch
Autor:	Jderu, Despina
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-1074475

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Entretien avec David Damrosch

Professeur de Littérature comparée à l'Université Harvard
et Directeur de l'Institute for World Literature

Réalisé par Despina Jderu le 28 juillet 2022 à Mayence, Allemagne

Traduit de l'anglais par Despina Jderu

Despina Jderu, ORCID 0000-0002-2983-6894

DESPINA JDERU : Cher Professeur Damrosch, vous êtes spécialiste en littérature comparée, directeur de l'Institute for World Literature que vous avez créé en 2010, et vous avez dirigé pendant plusieurs années le Département de Littérature Comparée de l'Université Harvard, mais également l'Association Américaine de Littérature Comparée. Nous nous trouvons, en ce moment, à la 12^{ème} édition de l'École d'été organisée par l'Institute for World Literature qui réunit plus de cent chercheurs, doctorants, universitaires de tous les coins du monde s'intéressant à la littérature mondiale, aux liens et aux réseaux qui rendent possible le fonctionnement de cet immense mécanisme qu'est la littérature. Plus qu'un lieu de rencontre et d'échange, l'Institut est le noyau d'une communauté académique internationale fort dynamique, avec des participants qui y reviennent souvent, qui coopèrent et élaborent des projets communs, qui y ont trouvé leur inspiration et les premiers éléments d'une idée menant ultérieurement à des livres remarquables. Dans quels termes réfléchissez-vous à l'évolution de cette communauté au fil du temps et à la manière dont elle s'est cristallisée autour d'une même préoccupation : la littérature mondiale ?

DAVID DAMROSCH : Lorsque mes collègues et moi avons fondé l'Institut, nous avions voulu non seulement parler de littérature mondiale, mais également aller dans le monde, au-delà des contextes américains et français dans lesquels une réflexion renouvelée sur le concept se faisait jour une décennie plus tôt, dans les travaux de Pascale Casanova, Franco Moretti et moi-même. Nous avons organisé nos premières éditions à Pékin et à Istanbul avant de venir à Harvard, et la communauté des chercheurs et le concept de littérature mondiale lui-même n'ont cessé de s'étendre dès lors. L'implication croissante des participants de nombreux pays et l'intérêt croissant des chercheurs porté aux littératures écrites en dehors des rangs des traditions anglo-américaines, françaises et allemandes qui ont longtemps dominé le domaine de la littérature comparée sont particulièrement remarquables. Un bon exemple serait une conférence donnée il y a quelques années, lors de l'édition de l'Institut organisée à Hong Kong, par Bergur Moberg, qui était à l'époque chercheur postdoctoral à Copenhague. Il a parlé du concept de « littérature mineure » de Deleuze et Guattari et a observé que leur concept était

probablement trop large pour s'appliquer à un pays aussi petit que son pays natal, les îles Féroé. Au lieu de cela, il a proposé d'élargir les concepts de littératures « majeures » et « mineures » pour inclure ce qu'il a appelé les littératures « ultra-mineures ». Cela semblait une idée fructueuse, et Bergur et moi avons continué cette discussion pour développer un numéro spécial du *Journal of World Literature* portant sur ce thème. Nous nous sommes retrouvés face à des essais sur de nombreux sujets, y compris des littératures écrites en maltais, malayalam et nahuatl ; cela vient d'être publié en tant que livre.¹

Nous avons participé hier à une rencontre avec l'écrivaine Herta Müller qui avait placé au cœur de sa littérature l'expérience d'un régime totalitaire, soit le communisme sous le régime du dictateur Nicolae Ceaușescu, après sa fuite de la Roumanie vers l'Allemagne en 1987. Herta Müller « qui avec la concentration de la poésie et l'objectivité de la prose dessine les paysages des dépossédés », selon les arguments de l'Académie Suédoise, reçoit en 2009 le Prix Nobel de littérature. Cette « dépossession » dont il est ici question pourrait être comprise à plusieurs titres : dépossession linguistique, politique ou bien géographique. Dans son discours, Herta Müller avait affirmé que « la littérature n'est pas faite d'espaces géographiques, mais de thèmes ». La mobilité de la littérature et sa vitesse de réaction font sa force et son habileté à répondre aux défis de la réalité, même dans les moments les plus intenses de l'Histoire. Dans l'optique de la littérature mondiale, la littérature s'avère-t-elle l'instrument ultime qui nous raccorde à une réalité aux frontières brouillées en nous la rendant visible à la lumière d'une multitude de communications souterraines qui restent autrement invisibles à nos yeux ?

C'est encore trop tôt pour faire cette prédiction ; je pense qu'il y a eu une conversion croissante des études en littérature mondiale, en études politiques, études post-coloniales. Il y a probablement dix ans, la distinction était plus saisissante et ces domaines étaient clairement séparés. Aujourd'hui, les liens entre eux font l'objet d'une croissance incontournable, qui se traduit par la manière dont la littérature mondiale répond aux problèmes surgis à l'échelle globale, soit des problèmes concernant l'environnement, de nature écologique, ou sociale, de justice sociale, humanitaires comme les effets de la colonisation et de la néo-colonisation. Aujourd'hui, les études en littérature mondiale s'intéressent à tous ces aspects, ne se cristallisant pas autour d'une esthétique détachée de tout, étudiée comme telle et existant par elle-même et pour elle-même. Elle est articulée par un engagement social et politique.

Pour aller plus loin dans cette direction et déployer cette idée, pensez-vous qu'il serait judicieux de placer notre espoir dans cette promesse que la littérature

¹ Bergur Rønne Moberg, David Damrosch (éds.), *Ultraminor Literatures*, Amsterdam, Brill, 2022.

semble nous faire et de se fier à son pouvoir de remédier à la réalité, de « réparer le monde » ?

J'ai toujours pensé que ceux qui travaillent dans les études sur la littérature mondiale essaient de changer le monde, soit dans l'immédiat, soit dans le contexte académique, comme c'est le cas de Franco Moretti, qui se montre plutôt sceptique face au pouvoir de la littérature mondiale d'influencer de manière directe le monde, mais il pense que les études en littérature mondiale sont aptes à le faire surtout par l'intermédiaire des institutions académiques. En même temps, il y a certains auteurs qui sont très ouverts à la question politique, certains qui ne le sont pas, mais si on étudie leur littérature, cela rend possible la compréhension approfondie du monde dans lequel nous vivons. Mon collègue Martin Puchner a récemment publié un livre qui s'intitule *Literature for a Changing Planet*.² Dans les pages de ce livre, il nous invite à réfléchir à l'histoire de la littérature mondiale et à l'interroger sous plusieurs prismes : par exemple, comment la littérature mondiale a-t-elle dévoilé et a été, en même temps, complice des extractions des ressources ? Il nous invite à repenser les histoires que nous nous racontons à nous-mêmes à propos de l'environnement afin que nous apprenions à raconter de meilleures histoires et que nous agissions mieux dans cette direction.

Confrontés à ces temps troubles, marqués par les conflits politiques, les changements climatiques, les effets atroces, évidents ou plus subtils de la pandémie comme un immense trauma de l'humanité dans notre contemporanéité, dont la littérature mondiale témoigne, peut-on prétendre que la mission principale des comparatistes soit de surveiller la littérature à l'échelle mondiale par rapport à cette dynamique de l'humanité ?

Je pense que oui, tout à fait. Il y a cinquante ans, la mission politique de la littérature comparée était souvent perçue comme étant celle de refaire et réunir l'Europe après la Seconde Guerre mondiale, en transcendant une sorte de nationalisme qui avait mené au complexe de la Seconde Guerre mondiale. Je trouve qu'aujourd'hui elle traverse une étape différente en prenant en considération assurément la globalisation, la culture nationale et les traditions d'une manière plus internationale.

Ces deux dernières décennies, le lien entre « mondialisation » et « comparatisme » s'est avéré particulièrement saisissant et fécond à la fois, en se cristallisant à la lumière d'une riche communauté qui y porte attention. Pensez-vous que la prise de conscience de la littérature mondiale et de ce qu'elle peut nous

² Martin Puchner, *Literature for a Changing Planet*, Princeton, Princeton University Press, 2022.

fournir en tant que prisme de réflexion contribuent à son évolution et son instrumentalisation ?

Nous aimions penser que oui ! Mais c'est vrai qu'en grande partie l'évolution de la littérature mondiale dépend de comment cette prise de conscience a lieu. Il arrive d'invoquer la littérature mondiale dans un but narcissique, afin de durcir la fierté de la culture occidentale par exemple. Et cette tendance n'est pas si peu familière en Europe ou aux États-Unis, mais en même temps je pense qu'elle peut ouvrir le monde autour de nous et nous aider à nous engager de manière plus créative.

Le discours du « je » semble avoir changé en littérature au cours des dernières décennies, indépendamment du type de discours : littérature, théorie littéraire, histoire de la littérature. Avec le développement de la littérature mondiale, l'historien de la littérature doit-il être contraint de devenir un historien du monde ? Et de réfléchir au fait littéraire en termes plus globaux ? Se penser soi-même comme un individu du monde, et non d'un espace délimité ?

Je pense que c'était et que c'est encore une des préoccupations les plus importantes des comparatistes au fil du temps. Son premier éclat s'est manifesté il y a environ soixante-dix ans et elle reste une constante. Cela arrive grâce à Erich Auerbach qui propose « le perspectivisme » compris comme le positionnement de l'historien dans un moment de l'Histoire en regardant vers un autre moment de l'Histoire, et il y a toujours une dialectique qui surgit entre ces deux moments. À une échelle globale, il ne faut pas que tous regardent vers le monde entier et l'activité de l'Institut en témoigne, les participants ayant chacun son focus et des intérêts ciblés qu'ils isolent au champ de la littérature mondiale. Pour certains, et ils sont nombreux, la littérature mondiale ne comprend pas une infinité d'objets d'étude, mais c'est plutôt un outil dont ils font usage pour isoler leurs intérêts afin de penser la littérature au-delà des limites nationalistes. Cela dépend où ils doivent aller et où ils emportent la littérature mondiale, s'il faut être à l'autre bout du monde, on peut avoir une littérature mondiale de l'Europe ou une littérature mondiale de la Méditerranée ou de l'Atlantique ou bien du Pacifique. La même littérature mondiale mène des spécialistes différents dans des directions différentes.

Lorsque je réfléchis aux changements du discours des historiens de la littérature, je pense inévitablement au statut de l'historien comme porte-parole d'une littérature et même comme juge d'ultime instance de celle-ci, étant moi-même originaire d'un espace littéraire minoritaire, et c'est vrai, aussi bouleversé par les contraintes et les traumatismes d'un système totalitaire, à savoir l'espace de la littérature roumaine. Or, dans un espace littéraire de cette dimension restreinte et affectée par l'Histoire, l'historien de la littérature est la voix unique,

tranchante et aux prétentions de lucidité qui, en plus de discerner la « bonne » littérature de la littérature qui ne passera pas le test du temps, est capable de donner une histoire de la littérature. Un seul livre, fait par un seul auteur. Cela est encore l’ambition suprême, même si l’espace littéraire roumain est pleinement conscient de la littérature mondiale. Cela entraîne des compétitions et des démarches de synthèse et de critique qui étonnent par leur vaillance. Je sais que ce n’est pas un cas singulier. Cela demeure paradoxal, et peut-être même symptomatique pour l’évolution de l’histoire littéraire à la lumière de son ouverture mondiale.

Tout à fait, je pense que ce projet n'est plus envisageable et réaliste pour un seul individu. Je viens de finaliser un travail collectif aux côtés de plusieurs collègues pour une collection de quatre volumes intitulée « *Literature : A World History* »³. Mais le groupe de travail n'a pas voulu faire une histoire de la littérature mondiale, mais de la littérature du monde. Un groupe éditorial a été chargé de cette publication, il y a eu huit auteurs et de nombreux contributeurs qui ont coordonné ce travail partout dans le monde, en fonction de chaque région du monde et de la littérature qui lui est attachée au fil de l'histoire. Je ne pense pas que ce travail puisse être fait, de manière véritablement significative, par une seule personne.

Une des questions à affronter dans toute réflexion qui porte sur la littérature mondiale est, me semble-t-il, la question de la localisation. Elle s'avère incontournable comme si nous avions absolument besoin des frontières, des limites, de pouvoir tracer ses marges sur la carte. Dans les maints essais de réponse à la question de savoir où en est la littérature mondiale, il y a naturellement des tensions qui surgissent. Nombreux sont ceux qui se sont montrés inquiets au sujet de la place occupée par la littérature française dans l'espace de la littérature mondiale, en signalant des tensions qui touchent à la langue, à la traduction, à la tradition littéraire et finalement à une suprématie de la littérature française qui lui est, à cette occasion, refusée. Sous quel angle pourrions-nous repenser ces tensions ?

Dans son livre inaugural *La République mondiale des lettres*⁴, Pascale Casanova a affirmé que « le méridien de Greenwich de la littérature » – le centre culturel conférant un prestige international aux écrivains – s'était déplacé au cours du siècle dernier de Paris à Londres et à New York. Néanmoins, il n'y a jamais eu un centre singulier de la littérature mondiale – un aspect que Jérôme David a mis en exergue dans son merveilleux livre *Spectres de*

³ David Damrosch and Gunilla Lindberg-Wada, (éds.), *Literature: A World History*, Oxford, Wiley Blackwell, 4 vols., 2022.

⁴ Pascale Casanova, *La république mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 2008, [1999].

*Goethe*⁵, où il discute du développement de la littérature mondiale dans une série de lieux, de Weimar à Bruxelles, en passant par Paris, Istanbul et New York. Dans un même et seul pays, il peut y avoir une variété de littératures mondiales. Dans mon livre *Comparing the Literatures: Literary Studies in a Global Age*⁶, j'ai donné comme exemple deux livres récents écrits par des universitaires allemands, Dieter Lamping⁷ et Sigrid Löffler⁸. Lamping traite principalement des œuvres d'Europe occidentale, tandis que Löffler se concentre sur les écrivains coloniaux et postcoloniaux. Chacun d'eux traite de plusieurs dizaines de figures littéraires, et pourtant ces deux livres publiés en Allemagne à un an d'écart, n'ont pas un seul auteur en commun.

Dans les réflexions auxquelles nous incite la littérature mondiale, quel rôle joue l'attribut national d'un espace dans la construction d'un monde littéraire de la littérature ? Si certaines voix s'empressent de le négliger, méconnaissant la consistance de cet espace homogène de la littérature mondiale, on pourrait dire que c'est peut-être l'élément exact qui donne sa puissance à une littérature. Comment concilier les deux, la liberté et les racines ?

Il y a toujours eu une interaction intense au sein des littératures nationales entre le local et le transnational. Pascale Casanova a mis en lumière le fait que toute littérature nationale est créée en concurrence avec d'autres traditions nationales, et elle a fait valoir que la littérature française elle-même est régulièrement revitalisée par des écrivains des régions périphériques. Il y a vingt ans, j'ai proposé que les œuvres fassent partie de la littérature mondiale lorsqu'elles circulent au-delà de leur pays et de leur région d'origine, mais beaucoup de gens cherchent maintenant à comprendre comment la littérature mondiale peut être comprise comme incluant des œuvres qui ne voyagent pas à l'étranger. Pour prendre un exemple, Delia Ungureanu, directrice associée de l'Institut pour la littérature mondiale, a écrit sur l'écrivain roumain Mircea Cărtărescu, qui était profondément engagé dans la littérature mondiale et se considérait même comme un écrivain mondial, à une époque où il n'avait aucune perspective d'être jamais publié en dehors de la Roumanie.⁹

5 Jérôme David, *Spectres de Goethe : Les métamorphoses de la littérature mondiale*, Paris, Les Prairies Ordinaires, 2012.

6 David Damrosch, *Comparing the Literatures: Literary Studies in a Global Age*, Princeton, Princeton University Press, 2020.

7 Dieter Lamping, (éd.), *Meilensteine der Weltliteratur: Von der Aufklärung bis in die Gegenwart*, Stuttgart, Kröner, 2015.

8 Sigrid Löffler, *Die Neue Weltliteratur und ihre großen Erzähler*, Munich, C. H. Beck, 2014.

9 Delia Ungureanu, «The Revolutionary Force of the Periphery: *The Levant, Nostalgia*, and World Literature» *Dibur* 9-10 (2020). <https://arcade.stanford.edu/dibur/revolutionary-force-periphery-levant-nostalgia-and-world-literature>.

Pendant la pandémie, vous avez écrit un magnifique livre, Around the world in 80 books¹⁰. Ce projet littéraire propose justement la construction d'un immense espace littéraire capable de nous offrir cette promesse de l'écriture au dessein ultime : que l'on puisse voyager et qu'il n'y ait aucune frontière. Les belles paroles écrites par Orhan Pamuk sur la couverture du livre, « C'est toujours un plaisir de parler de livres avec David Damrosch, qui les a tous lus, et il est si éloquent et compréhensif à leur sujet », m'amènent à vous demander : comment avez-vous commencé ce projet, comment avez-vous choisi les livres et quel était votre objectif au départ ?

J'ai été abordé par un éditeur des éditions Penguin à Londres qui m'avait demandé si je voulais écrire un livre portant sur la littérature mondiale et j'avais été d'accord. Cela est arrivé il y a quelques années, mais je n'étais pas trop sûr quelle allait être la forme de ce livre et comment l'organiser pour qu'il « fonctionne » bien. Une partie de ce défi a été d'écrire sur la littérature mondiale pour une large audience, en dehors du champ académique, m'approprier une histoire convaincante et trouver le fil conducteur. Lorsque j'ai pensé à Jules Verne, je réfléchissais à un beau titre et à une belle approche, et je pensais que je pourrais suivre de manière approximative son itinéraire, mais à un niveau plus « global », pas seulement en voyageant autour de l'Empire Britannique comme le fait Phileas Fogg. Cela était l'idée, mais au-delà de cette idée, je n'étais pas sûr comment elle allait s'enchaîner. Mais quand la pandémie a surgi, l'écrire est devenu thérapeutique – j'étais bloqué chez moi – alors qu'avant j'avais l'idée de partir et d'en parler dans différents endroits du monde. En ce moment-là, j'avais tous les livres dans ma bibliothèque et j'avais en tête le livre magnifique de Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, qui était également bloqué, en confinement, pour quarante-deux jours, et il avait fait le voyage autour de sa chambre. Et je me suis dit que je pouvais faire de même, mais en lien avec Jules Verne. Donc cela m'a donné l'idée du livre. Et il y a eu aussi l'idée du blog, puisque j'ai voulu rester en contact avec les gens lorsque j'étais bloqué chez moi. Ce fut un processus très intéressant parce que normalement si tu écris des textes académiques, tu les écris et leur publication prend du temps, après il y a aussi les comptes-rendus qui prennent beaucoup de temps à être publiés. Mais pour le blog, la réaction des lecteurs était immédiate et elle m'a aidé à raffiner la forme de mon travail. Par exemple, Rabindranath Tagore est un des auteurs qui figurent dans mon livre, même si au départ il n'y était pas. Mais un lecteur de Delhi m'avait demandé comment on pouvait avoir l'Inde sans avoir Tagore ? Alors, on a eu Tagore ! Cela étant, il a été à la fois redéfini par la pandémie – plusieurs livres ayant ce thème ont été publiés au même moment – et par le mouvement *Black Lives Matter* qui a eu lieu aux

10 David Damrosch, *Around the World in 80 books*, Londres, Penguin Books, 2021.

États-Unis. Ces aspects ont contribué à une présence plus importante des auteurs africains et afro-américains que celle que j'avais planifiée au départ. Le blog a rendu très flexible ce travail d'écriture dans le monde entier. Dans chaque chapitre, j'ai cherché à proposer des textes qui communiquaient entre eux et qui servaient à la fois de pont vers le chapitre suivant. Tel était le défi ! Une grande partie du plaisir que j'ai pris à faire ce blog résidait dans la nécessité de dire quelque chose d'important pour moi et qui me préoccupait à l'égard d'un auteur et des circonstances de son œuvre dans environ mille six cents mots. Dans une certaine mesure, c'est plus simple d'écrire sur Proust si tu as à ta disposition cinquante mille mots. Mais mille six cents mots...c'était tout un défi ! Mais aussi un grand plaisir.

Il est particulièrement intéressant que le lecteur a été témoin de la construction de ce livre, qu'il vous a suivi pas à pas dans l'atelier d'écriture.

Oui, tout à fait, il y a eu un effet agréable, car assez rapidement les gens ont commencé à répondre. Quelques semaines après le premier texte, sept ou huit personnes différentes m'ont écrit en me demandant s'ils pouvaient traduire certains textes, certains épisodes du blog. Par conséquent, il y a eu des traductions en chinois, en arabe, turc, ukrainien et d'autres langues. Certaines de ces traductions ont été intégrées dans la version traduite du livre dans les langues respectives. Une autre chose très intéressante a été qu'un groupe d'étudiants et de traducteurs d'Égypte a créé un site d'accueil au Caire où ils ont publié des textes de mon blog, surtout des auteurs qui n'avaient jamais été traduits en leur langue. Il y a aussi eu une circulation très dynamique en Israël. Un des textes présents dans mon livre a été un roman policier écrit par Dror Mishani, un romancier israélien. J'ai écrit sur son roman policier *Tik needer* (*The missing file* ; traduction en français *Une disparition inquiétante*).¹¹ Un doctorant de Tel Aviv, qui m'avait d'ailleurs parlé pour la toute première fois de Mishani et qui suivait mon blog, a envoyé mon texte à Mishani et ce dernier l'a aimé. Alors Mishani a envoyé mon texte à un ami à lui en Italie en lui disant « Voici un texte intéressant », sans avoir la moindre idée que cet ami en question et moi nous avions été collègues à l'université, au master. Alors mon ancien collègue m'a écrit « Voici ce que j'apprends de Mishani ». Le même jour, j'avais écrit moi-même à Mishani, et il m'avait généreusement répondu. Et tout cela est arrivé en environ dix-huit heures, de Brooklyn à Tel Aviv, de Tel Aviv à Pise, de Pise à Brooklyn, et encore entre Brooklyn et Tel Aviv.

Nous n'aurions pas tort si nous disions que vous avez fait un vrai voyage.

11 Dror Mishani, *Une disparition inquiétante*, traduit de l'hébreu par Laurence Sendrowicz, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Seuil policiers », 2014.

Oui, tout à fait, et cela en temps réel !

Est-ce que vous avez eu beaucoup de réactions de ce type de la part des lecteurs ?

Certains lecteurs m'écrivaient après la lecture du blog, d'autres lisaient sans m'écrire, mais je recevais toujours des questions, parfois même des objections, ou ils partageaient leurs impressions de lecture. Je me rappelle que la troisième semaine je me suis arrêté à Cracovie, j'ai intitulé mon texte *Krakow : après Auschwitz* et j'ai écrit sur les conséquences de la guerre et les traumas de l'humanité, et un des participants m'a dit : « Trop troublant, trop tôt. » Mais c'était important pour moi de réfléchir à la manière dont la littérature pense le trauma, notamment dans le contexte de la pandémie mais pas exclusivement.

Le blog n'est pas le seul projet que vous avez réalisé dans le contexte de la pandémie, vous avez également coordonné un numéro de la revue Journal of World Literature, intitulé « World Literature in and for Pandemic Times ».

Oui, chaque année, nous, les membres de l'*Institute for World Literature*, nous sommes responsables d'un numéro de la revue *Journal of World Literature*. Ce journal a été d'ailleurs une idée de deux anciens participants à l'école d'été organisée par l'Institut, et ils sont toujours rédacteurs en chef de la revue. Chaque année nous devons trouver un thème qui soit adéquat pour le numéro qui suit. Une année auparavant, Orhan Pamuk avait participé à l'école d'été et il nous avait parlé de son roman en préparation intitulé *Nights of Plague*¹² qui se déroule sur une île turque de la Méditerranée, en pleine pandémie, au tournant du siècle passé. J'ai trouvé que c'était un excellent sujet. Il nous a envoyé un chapitre qui a constitué le point de départ de notre discussion. C'est dans ce roman que s'origine l'idée du numéro dédié à la pandémie de *Journal of World Literature*.

Est-ce que vous avez d'autres projets en préparation en ce moment ?

L'année dernière j'ai publié la traduction d'un roman francophone *Giambattista Viko ou Le viol du discours africain* écrit par Georges Ngal et publié en 1975. Il y a quelques années j'avais écrit dans mon ouvrage *What is World literature ?*¹³ que ce roman de Georges Ngal était un livre qui ne servait à l'enjeu de personne lors de sa publication car il se moquait des concepts tels que

12 Orhan Pamuk, *Les nuits de la peste*, traduit du turc par Julien Lapeyre de Cabanes, Paris, Gallimard, coll. « Du monde entier », 2022.

13 David Damrosch, *What is World Literature?*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

le cosmopolitisme ou l'afrocentrisme. C'est un merveilleux conte satirique. Et j'ai dit dans mon livre que la littérature mondiale serait une incontestable réussite au moment où un tel livre serait perçu à la fois comme un livre de littérature congolaise, littérature francophone et littérature mondiale. Mais il n'a jamais été traduit, par conséquent je me suis dit qu'il était temps d'y porter attention et d'y dédier mon temps. J'ai donc publié sa traduction et j'en ai fait une édition bilingue aux États-Unis. C'est le projet le plus récent que je viens de finaliser. J'ai également commencé un projet qui s'intitule *Scriptworlds* portant sur le monde des technologies porteuses de mémoire culturelle.

Quelles sont les littératures auxquelles vous faites attention dans ce nouveau texte ?

Je fais particulièrement attention à certains cas au Proche-Orient ancien où l'écriture s'est développée dans le contexte du changement de l'alphabet et dans le nord de l'Europe, à ce qu'il arrive lorsque l'alphabet romain est choisi délibérément et aussi dans les nouvelles colonies en Espagne, le Mexique et le Guatemala où l'alphabet a été plutôt imposé au peuple. Je cherche à mettre en exergue la manière dont le changement d'alphabet apporte toute une série de valeurs culturelles, d'informations et de technologies d'écriture et comment celles-ci peuvent réprimer ou supprimer les valeurs culturelles locales mais aussi les investir de nouvelles significations pour les rendre plus résistantes.

Cher Professeur Damrosch, pour clore notre discussion, j'aimerais vous adresser deux questions qui renvoient à l'image du lecteur curieux, passionné et pleinement conscient de la force irradiée de la littérature mondiale – une aspiration obligatoire de tout lecteur dirais-je – quant aux livres qui ont contribué à votre identité littéraire. Pourriez-vous en nommer certains qui vous ont marqué en tant que lecteur ?

Je dirais que j'ai certaines obsessions qui sont restées avec moi au fil du temps. J'ai beaucoup écrit sur le modernisme européen, donc Proust, Joyce, Kafka, Woolf. *Le conte de Genji* est un texte qui m'a impressionné, je l'avais lu en traduction, pareil pour la poésie égyptienne, la poésie aztèque. Pour moi, la littérature mondiale est un champ ouvert. J'ai un frère aîné qui est un grand spécialiste du 18^{ème} siècle de la littérature anglaise et de la littérature française. C'est un canon très connu qu'il enseigne. Pour moi, une grande partie de l'aventure de la littérature mondiale est la joie de toujours découvrir de nouvelles choses. J'ai enseigné pour la première fois, il y a quelques années, le *Buru Quartet*, tétralogie magnifique écrite par l'auteur indonésien Pramoedya Ananta Toer. Un autre auteur nouveau pour moi est Multatuli, le nom de plume de l'auteur néerlandais Eduard Douwes Dekker, auteur d'un

roman très intéressant, *Max Havelaar*, publié en 1860 mais presque « post-moderne », dans les pages duquel il dénonce l'exploitation coloniale dans les Indes néerlandaises. Deux autres auteurs qui m'intéressent beaucoup de nos jours sont l'écrivaine brésilienne Clarice Lispector et le romancier tamoul Perumal Murugan. C'est extraordinaire de pouvoir toujours faire de belles découvertes.

Lorsque je pense à l'image du lecteur, inévitablement je pense au collectionneur suisse Martin Bodmer et à son merveilleux projet de bibliothèque idéale que la Fondation Martin Bodmer à Genève continue à faire vivre. À la lumière de cette ouverture vers la littérature mondiale, peut-on faire d'un tel projet un projet individuel de lecteur, une aspiration personnelle ?

Ce serait idéal que chacun d'entre nous l'ait, mais ce qui est extraordinaire est qu'il ne sera pas le même pour nous tous. Il serait une réflexion de nous-mêmes, de notre chance, de notre emplacement dans le monde. Assurément chaque lecteur aura son propre chemin vers sa bibliothèque idéale.

